

—Je n'en vois point la nécessité.

—Un mariage la fera naître.

—Un mariage ! répéta-t-elle rêveuse.

—As-tu juré de coiffer sainte Catherine ?

—Non, mon père, mais je me suis fait serment de ne me marier que selon mon cœur.

—Oh ! ceci est sous-entendu.

—Vous avez été très heureux avec ma mère ?

—Si j'ai été heureux !... répéta le meunier dont la lourde face refléta une tristesse sincère ; mais je pleure encore ma Théréssette ! Si belle, si bonne, si sage ! Je lui ai dû la fortune et le bonheur.

—Parlez-moi de votre mariage, mon père...

—Tout se passa bien simplement, va. Quand les cœurs sont droits et les pensées pures, il en est toujours ainsi ! J'étais garde de moulin ici, et je travaillais ferme. Pas un reproche à faire sur ma conduite. Des bras solides, une franchise de cœur sur la main. Rien dans les poches, par exemple. Mon père était manouvrier et ma mère exerçait l'état de blanchisseuse. La pauvreté, ma Cyprienne ! Moi, j'avais toujours aimé les cours d'eau, le tapage des moulins, je possédais des poumons assez robustes pour défier la farine, et je suivais ma vocation. Certainement Théréssette n'était pas aussi jolie que toi, tu es plus blanche, mieux mise, plus demoiselle ; mais quelle fraîcheur, des dents comme des amandes, des yeux bleus, clairs et gais, une voix pareille à un chant d'oiseau. Elle faisait rayonner le moulin. Tiens, comme toi aujourd'hui !

Thomas se pencha vers sa fille et l'embrassa au front.

—Je voyais bien la beauté de Théréssette, et le soir je me cachais pour l'entendre chanter. Je ne sais point comment il se fit qu'elle comprit que je me serais jeté dans le Morin, si elle m'avait repoussé ; mais un jour qu'elle me surprit dans le jardin écoutant sa chanson, elle me dit de sa voix douce :

—Thomas, pourquoi n'allez-vous point, comme un loyal garçon, avouer à mon père ce qui se passe dans votre cœur ?

Il me sembla que le moulin tremblait, et je me trouvai à genoux, le front sur ses pieds.

—Ce sera plus digne de vous, plus digne de moi. Je vous estime bon, sage et travailleur ; cela suffit pour la dot d'un homme, moi je vous ferai cadeau du moulin.

Et j'allai tout dire au père, en balbutiant, en tremblant ; mais avant que j'eusse fini, Théréssette entra et prenant une des mains de son père, elle me tendit l'autre, avec son sourire qui ouvrait le ciel pour moi. L'ai-je aimée, ma Théréssette ! Songe donc à ce que doit éprouver un pauvre garçon dont la destinée est de rester obscur travailleur et qui, tout d'un coup, devient maître à son tour. Avoir à soi un moulin, une maison, un négoce ! prendre rang parmi les bourgeois ayant des biens au soleil ! Voir aller et venir une femme qui vous a choisis, qui est allée au-devant de vous, avec sa tendresse et son sourire, qui restera avec son dévouement de toutes les heures... Oh ! voilà celles qu'on aime, Cyprienne, et celles qu'on pleure toute sa vie !...

—Mon bon, mon excellent père ! s'écria la jeune fille en l'entourant de ses bras.

Le minotier la regarda avec attendrissement.

—Tu me la rappelles, dit-il ; en te voyant, je crois la retrouver. Aussi, tout ce que j'ai de cœur est à toi, et si j'ai voulu non seulement garder, mais encore augmenter la fortune qu'elle m'apporta, c'est afin de te voir riche, heureuse !

—Heureuse surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, ma fille.

—Comme vous l'avez été ?

—Oui, autant que moi.

—Et, demanda Cyprienne, vous me permettez, comme le fit ma mère, de choisir l'homme que j'aimerais, et de faire pour lui ce qu'elle fit pour vous ?

—Sans aucun doute, ma chérie.

Thomas resta un moment silencieux, puis prenant les deux mains de sa fille dans les siennes :

—Veux-tu me laisser m'occuper de ton bonheur ?

—Après moi, répondit-elle.

—C'est convenu. Tu as vingt ans, l'âge où une femme songe à fonder une famille... l'âge de ma Thérèse... Un parti se présente pour toi. Je n'ai rien promis, ni rien refusé... J'attends ta détermination.

—De qui s'agit-il ?

—Du premier clerc de M. Noutron.

—Ah ! répliqua Cyprienne avec une nuance de dédain, ce petit monsieur bilieux et jaune à l'ambition d'acheter une charge.

—N'est-ce pas naturel ?

—Et il a jeté les yeux sur moi pour la lui payer.

—Cela prouve son goût.

—Si je l'acceptais pour mari, vous n'en diriez pas autant de votre fille. Eh bien ! je vous l'avoue, ce futur notaire ne me tente guère. Vous savez ce que sont ses parents ?

—Des paysans qui sèment, labourent et récoltent. Il n'y a point de déshonneur à cela.

—Je pense comme vous, et moi qui vous ai vu besogner de vos bras, j'estime le travail plus que personne. Mais ce qui fait que je n'ai guère de sympathie pour la famille Poinçot, c'est que, fermiers de différentes terres, ils n'ont jamais rendu une propriété en bon état. Leurs champs passent pour être mal cultivés. Ils font de piètres récoltes, et vivent dans une gêne voisine de la misère. Les filles sont coquettes.

—On n'épouse pas la famille, dit Thomas.

—Sans doute, mais on la subit.

—Autant qu'on le veut bien.

—Ainsi, cette parenté ne vous effraye pas ?

—Ton mari serait notaire.

—Croyez-vous que la fille du meunier en doive être fière ? Tenez, vous vous trompez, dans votre rêve d'orgueil et de bonheur pour moi. Il me faut à la fois moins et plus. Je ne m'abuse pas sur la situation qui me serait faite. Oui, je serais la femme d'un notaire ; mais les femmes de la vieille bourgeoisie trouveraient souvent le moyen de me parler de mes frères, les gardeurs de moutons. On me tolérerait sans m'accepter. Et puis, je me sens humiliée à la penser d'acheter un mari. Mon ambition est toute différente de la vôtre.

—Vous voyez bien, là-bas, sur le Morin, cette scierie dont nous entendons le bruit presque aussi joyeux que celui de notre moulin eh bien ! je me disais : J'aimerais avoir pour mari un beau et brave garçon conduisant cette entreprise, commandant à ses ouvriers, utile aux autres et bon pour moi. Travailleur actif, il apprécierait les qualités de mon père, il l'aimerait. La scierie et le moulin ne feraient qu'un, et mes enfants joueraient dans la grande prairie qui les sépare. Mon père ne nous quitterait point. Je ne serais pas une femme à demi déclassée, m'efforçant de copier celles de mes amies qui ont été élevées dans de grands pensionnats. Mon mari ne rougirait point de voir de la farine sur les habits de mon père, car la fine sciure de bois couvrirait peut-être les siens. Je resterais ce que je suis, une active ménagère, et nous aurions un paradis modeste, mais dans lequel le serpent n'entrerait point.

—Ah ! vraiment, tu as combiné tout cela dans ta petite tête ?

—Tout cela.

—Et tu voudrais me voir acheter la scierie ?

—Dame ! elle est à vendre.

—Tu connais quelqu'un capable de la diriger ?

—Le contre-maitre est fort habile, il suffirait en attendant. Les propriétaires actuels ne s'occupent de rien, vous le savez ?

—Je ne comprends pas ! dit le meunier, tu veux la scierie sans savoir à qui elle sera destinée.

—Oh ! je n'ai pas dit cela. Oh ! père ! père je vais tout vous dire... Il y a près de quatre années, j'ai failli mourir, et vous n'en avez rien su... Poursuivie par un taureau furieux, j'étais perdue, quand un jeune homme se jeta au-devant de la bête irritée, m'enleva dans ses bras, me porta dans le canot, et me ramena ici défaillante.

—Et je n'ai pu le remercier ! lui prouver ma reconnaissance !

—La gratitude m'entraîna-t-elle vers lui, ou l'aurais-je aimé quand bien même il ne m'aurait pas sauvée, je ne saurais le dire ; mais, de ce moment-là, je compris qu'il serait mon mari ou que je n'en aurais jamais d'autre. Si je vous ai caché ce désir, mon père, c'est que je voulais avant de vous apprendre le nom de ce jeune homme, le soumettre à une épreuve décisive. Il l'a subie, et il en est sorti triomphant.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)

Aux Jeunes Femmes et aux Jeunes Filles

Une femme, une jeune fille, a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de ses parents et amis. Une santé débile et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ces devoirs. La femme qui travaille courageusement pour aider à subvenir aux besoins de la famille ne peut laisser se détruire ainsi sans en prendre souci, le principe de son existence, sa santé, qui est son gagne pain et la base de son bonheur. Nous nous adressons aux personnes pâles et étioilées, à celles qui ont perdu les couleurs de la bonne santé, et surtout à celles qui sont les victimes de cette terrible maladie appelée le beau mal.

Le remède honnête et sûr, est aujourd'hui à votre portée, et le pharmacien du coin l'a en vente. S'il ne l'a pas, il se le procurera pour vous, ce sont les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le "Journal de Médecine" a dit de ces pilules : "Elles sont la plus merveilleuse découverte du 19^e siècle."

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la malle, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Boîte de poste 2306, MONTRÉAL.